

Communication empathique, télépathique et symbiotique

Certaines personnes paraissent douées d'une très grande empathie, à tel point que celle-ci semble parfois confiner à la télépathie, tandis que d'autres en paraissent incapables¹. En quoi consiste donc cette faculté et quelles en sont les différentes formes? Par ailleurs, quel rôle l'empathie joue-t-elle dans la vie sociale? Si elle a un rôle positif, comment faire en sorte de la cultiver? Et comment expliquer son apparente répartition inégale au sein de l'espèce humaine? Quelle est la part du naturel (qu'en est-il de l'empathie animale?) et du culturel? Dans ce dernier cas, quels sont les différents facteurs d'influence? Et quels rôles jouent notamment la famille, l'expérience personnelle, le sexe ou le genre, la littérature et la fiction?

Ne peut-il en outre y avoir un trop-plein d'empathie, qui nuit par exemple à la personne qui en fait preuve – celle-ci finissant par oublier d'avoir de l'empathie pour elle-même, toute préoccupée qu'elle est de ce que ressentent les autres. Elle peut même finir par ne plus avoir d'« autopathie », tellement elle est plongée dans l'« hétéropathie ». Ou alors, au contraire, son empathie, ou peut-être seulement son désir d'empathie, ou sa seule imitation maladroite, sont tellement envahissants qu'ils incommode et exaspèrent les autres, voire transforment leur vie en enfer.

Pour éclairer brièvement ces questions, il faut sans doute commencer par distinguer entre l'aptitude à percevoir ou partager les émotions d'autrui, qui serait une première forme d'empathie, et l'aptitude à agir conformément aux désirs perçus d'autrui, qui en serait une seconde forme. Quel est le lien entre ces deux formes (ou, peut-être, moments)? Il pourrait sembler qu'existe un lien de causalité quasi-nécessaire entre ceux-ci: c'est parce qu'on comprend les émotions d'autrui, et en parti-

culier ses désirs et ses appréhensions, que l'on se trouve en position d'agir dans son intérêt – et il est possible qu'effectivement les choses se passent ainsi. Cela semble d'autant plus probable lorsqu'on partage véritablement les émotions d'autrui, puisque cela veut dire qu'on les ressent, qu'on les fait siennes; il paraît alors naturel que l'on désire les mêmes choses, et qu'on agisse conformément à cette disposition – à moins que ce ne soit au contraire parce que j'ai de l'intérêt pour le bonheur d'autrui que je développe intuitivement ma capacité à deviner ses émotions et ses désirs...

Quoi qu'il en soit, de nombreuses embûches semblent susceptibles de se mettre en travers du chemin: 1) si l'on se contente d'interpréter correctement les émotions d'autrui sans les partager – à la façon du personnage éponyme de la série *Dexter* (2006-2013), ou par analogie avec ce que recommande Diderot dans *Le Paradoxe sur le comédien* (publié en 1830), par opposition à la méthode de l'Actor's Studio –, on est « protégé » du désir d'autrui, sauf si l'on éprouve un intérêt direct ou indirect à le satisfaire; 2) la transmission empathique du désir peut aussi aboutir à la concurrence, comme le rappelle Rousseau dans son *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes* (1755): on se fait effectivement transmettre un désir qu'on n'aurait pas eu spontanément, mais on reste soi, et on entre en concurrence avec les autres pour sa satisfaction – c'est en grande partie sur ce ressort que s'appuient la société de consommation et ses fers de lance, le marketing et la publicité; 3) petite variation sur le cas précédent: on partage les émotions d'autrui, on partage même son désir, mais on y reste pourtant indifférent, car on ne les fait pas siens.

L'une des questions qui me paraissent les plus intéressantes sur ce sujet est celle de l'éventuelle dissolution

du moi que peut entraîner l'empathie : quand on éprouve de l'empathie, qu'en est-il des frontières du moi ? Si l'on imagine une politique fondée sur l'empathie, qu'en est-il du désir individuel ? Peut-il continuer à avoir du sens ? La science-fiction explore régulièrement ce territoire, en recourant à différentes formes et degrés imaginaires d'empathie, de télépathie, voire de symbiose : le collectif Gaïa dans le « Cycle de Fondation » (1942-1993) d'Isaac Asimov ; divers télépathes et empathes dans *L'Oreille interne* (1972) de Robert Silverberg, *Chroniques du pays des mères* (1992) et le « Cycle de Tyranaël » (1994-1997) d'Élisabeth Vonarburg ou la série *Babylon 5* (1994-1998) de J. Michael Straczynski ; le symbiote Solstice/Paramètre dans *Le Canal Ophite* (1977) de John Varley, quelques passages saisissants de *Starship Troopers* (1997) de Paul Verhoeven, *Connectés et Mécanistes* dans *Étoiles Mourantes* (1999) d'Ayerdhal et Jean-Claude Dunyach, la drogue empathique dans *Code 46* (2003) de Michael Winterbottom ; enfin, Vulcains, Bétazoïdes ou Trills dans les différentes séries *Star Trek* depuis 1966 (*Next Generation*, *Deep Space Nine*, *Voyager*, etc.), avec notamment l'idée que la télépathie pourrait être l'unique forme possible de communication avec des espèces extraterrestres par trop différentes, autrement dit authentiquement *alien* (épisode « The Devil in the Dark » (1967) dans la série *Star Trek* originale), idée qu'on retrouve également dans *Maître des arts* (1974) de William Rotsler.

NOTE

1. Une version antérieure plus brève de cet encadré a été publiée dans la *Revue du Cube*, n° 1, oct. 2011, p. 46-47.

Mais si je me suis concentrée jusque-là sur ce qu'on pourrait appeler « l'empathie passive ou réceptrice », qui correspond à la signification la plus courante du terme, nous n'avons en fait cessé de rencontrer une possible forme symétrique, que l'on pourrait désigner comme « empathie active ou émettrice », et qui désignerait la faculté de transmettre à autrui ses émotions et ses désirs (casque sensoriel dans *Strange Days* (1995) de Kathryn Bigelow), et plus généralement de le manipuler (« Persuasion de Force » dans *Star Wars* (1977) de George Lucas). Or cette forme d'empathie joue certainement un rôle crucial dans les sociétés humaines et animales, car elle pose la question de la manipulation des individus et des foules, et, de façon générale, celle de l'art, de la politique, et de leurs liens (cf. l'art du kineïrat dans le cycle « La Bohème et l'Ivraie » (1990) d'Ayerdhal). La philosophie n'est d'ailleurs pas en reste sur cette question, puisque c'est déjà ce qui occupe Platon, centralement dans *Ion*, *La République* ou *Les Lois* (IV^e siècle av. J.-C.), mais aussi dans l'ensemble de sa démarche, la philosophie se donnant précisément pour but de convaincre autrui par la raison, par opposition au sophiste qui persuade par l'émotion, c'est-à-dire la transmission empathique – avec tous les dangers que ce dernier procédé présente, et que l'histoire des hommes ne cesse de rappeler.

Sylvie Allouche
Université de technologie de Troyes